

Etat: 30 novembre 2009

La création musicale juive en Suisse

A la différence de l'Europe orientale, la Suisse n'a vu éclore aucune création musicale juive qui se soit inspirée de la musique populaire locale. L'apport à la musique classique juive de compositeurs suisses aussi originaux qu'Ernest Bloch, Ernst Lévy, Rolf Liebermann ou Borris Mersson et de musiciens immigrés comme Vladimir Vogel et Max Ettinger n'en est que plus précieux.

L'influence de la musique populaire suisse n'est sensible que dans la « Schweizer Symphonie » (1823) de Felix Mendelssohn Bartholdy, unique exemple de recours à des sources musicales locales susceptibles d'influencer une partition célèbre d'un compositeur juif. Si la « Suite über Schweizer Volkslieder » de Rolf Liebermann (1910-1999) n'a rien d'une synthèse entre le mélo national suisse et la musique spécifiquement juive, le « Concerto for Jazzband and Symphony Orchestra » (1954), le « Geigy Festival Concerto » pour tambour de Bâle et orchestre (1958), la symphonie « Les échanges » pour 165 machines à écrire (1964) ainsi que d'autres œuvres ultérieures de ce compositeur, qui fut aussi auteur d'opéras et directeur d'opéra, sont représentatives de l'esprit juif dans la musique suisse contemporaine.

Comme Darius Milhaud le Provençal, Ernest Bloch (1880-1959), né à Genève et décédé aux Etats-Unis, a énormément contribué à la renaissance de la musique classique juive. « Schelomo » (Rhapsodie hébraïque), « Baal Shem » (Trois tableaux de la vie hassidique), « Avodath Hakodesh » (Service sacré), qui font partie du « Cycle juif » (1913-1933), ainsi que la « Suite hébraïque » (1951), sont les seules œuvres d'un compositeur juif d'origine suisse à figurer dans le répertoire mondial de la première moitié du XXe siècle. Bloch a renoncé à l'utilisation de la musique juive traditionnelle, tout en puisant dans l'esprit de cette dernière pour créer un univers sonore personnel. Avec des harmonies archaïsantes et des mélismes orientalisants, il a essayé d'exprimer, dans un langage relevant à la fois du romantisme tardif et de l'impressionnisme, « le désespoir du prédicateur de Jérusalem, la douleur et l'opacité du livre de Job, la sensualité du chant sacré ».

Le compositeur bâlois, pianiste et théoricien de la musique Ernst Lévy (1895-1981) a choisi, tout comme Ernest Bloch, l'Amérique comme nouvelle patrie, et partagé avec lui une préférence pour la sonate. Auteur de 15 symphonies et de nombreuses œuvres de musique de chambre, il a revendiqué son judaïsme dans des œuvres chorales inédites (« Cantor's Kaddish », « En Kelohenu »).

Le compositeur, écrivain et réalisateur de téléfilms Leo Nadelmann (1913-1998), né à Bienne, a composé des œuvres à caractère confessionnel : la « Suite hassidique » pour orchestre (1960), la « Partita hebraica » pour cordes (1962), et « Mein blaues Klavier » (1968), un requiem pour la poétesse Else Lasker-Schüler, des œuvres qui se passent de tout apport thématique extérieur, comme les compositions de Bloch et de Lévy.

L'avantgardiste et expérimentateur Philipp Eichenwald (1915-2001) s'est fait remarquer avec ses « Suoni estremi per parlatrice et quartetto d'archi » (1961). Quant à l'excellent pianiste et chef d'orchestre, Boris Mersson (*1921), il fait régulièrement parler de lui avec ses compositions mêlant le jazz et la musique électronique.

A l'exception de l'oratorio « Jona ging doch nach Ninive » (1958) inspiré de Martin Buber, et de « 5 Lieder sur des textes de Nelly Sachs » (1966), Vladimir Vogel (Moscou 1896-Zurich 1984) a renoncé à aborder des thèmes juifs ; il est l'auteur de morceaux appelés à durer, notamment ses compositions pour chœur a capella (« Wagadus Untergang durch die Eitelkeit », « Thyl Claes, Fils de Kolldraeger »), son concerto pour violon en partie dodécaphonique (1937), ses « Quatre études pour orchestre », sans oublier sa musique de chambre et pour piano, des œuvres qui toutes se distinguent par leur expressivité et la très grande richesse de leur palette sonore.

Parmi les compositeurs ayant également immigré en Suisse peu avant la Deuxième Guerre mondiale, ni Max Ettinger, ni Paul Kletzki, ni Richard Rosenberg n'ont réussi à s'imposer. L'ensemble « The World Quintet » (ex « Kol Simcha »), fondé à Bâle en 1986, a en revanche fait œuvre de pionnier et école dans le monde entier en associant musique klezmer et timbres symphoniques.

Walter Labhart

Observation légale

Des citations de tout ou partie de ce factsheet sont autorisées avec la référence «Factsheet FSCI».

Etat: 04 décembre 2009

Judaïsme et arts visuels en Suisse

Pour le judaïsme, la représentation est interdite, mais cette interdiction est plus ou moins sévère et il existe bel et bien un art visuel juif au fil des siècles, et même un artisanat d'art s'inscrivant dans un contexte rituel. Au XXe siècle, le nombre d'artistes juifs connus a explosé en Suisse aussi.

Les vitraux réalisés par Marc Chagall pour le Fraumünster de Zurich, une église chrétienne, représentent indéniablement l'œuvre la plus célèbre réalisée en Suisse par un artiste juif. On se souvient moins que Martin Buber a mis sur pied la première exposition d'« art juif » à Bâle en 1901, à l'occasion du 5e Congrès sioniste.

Les artistes exposés à cette occasion n'étaient pas suisses. Ce sont surtout des étudiants juifs venus d'ailleurs qui débattirent de la culture sioniste à ce congrès. Pourtant, des artistes juifs qui allaient devenir célèbres avaient vu ou allaient voir le jour en Suisse à ce moment-là : le peintre et portraitiste expressif Varlin (Willy Guggenheim, 1900-1977), le surréaliste Kurt Seligmann (1900-1962), Alis Guggenheim (1896-1958) qui immortalisera son enfance campagnarde dans le village juif de Lengnau à la manière des peintres naïfs, ou encore Xanti Schawinsky (1904-1979), qui travaillera au Bauhaus dans les années 1920, puis aux Etats-Unis et au Tessin.

Parmi les fondateurs du mouvement dadaïste né dans le milieu des exilés zurichois durant la Première Guerre mondiale, il faut citer Marcel Janco (1895-1984) et Tristan Tzara (1896-1963). Le graphiste engagé Gregor Rabinovitch (1884-1958) et le dessinateur et portraitiste Vladimir Sagal (1898-1969) qui séjournèrent en Suisse pendant la guerre.

On ne saurait parler d'un marché suisse de l'art avant 1910 environ – là aussi des protagonistes juifs jouèrent un rôle important (par exemple Gustave et Léon Bollag ainsi que Toni Aktuaryus). Pendant la Deuxième Guerre mondiale, ce marché fut une plaque tournante douteuse pour les œuvres d'art volées ou vendues de force. Après 1950, le nombre de galeries augmenta rapidement. Parmi la foison de galeristes actuels, nous mentionnerons juste le nom d'Esther Eppstein (*1967) qui s'est engagée avec détermination pour la génération des plus jeunes créateurs.

On trouve des artistes juifs travaillant ou nés en Suisse dans tous les courants artistiques. Nous n'en citerons que quelques-uns, représentatifs de nombreux autres. Verena Loewensberg (1912-1986) faisait partie de l'école zurichoise des peintres concrets ; Isa Hesse Rabinovitch (1917-2003) fut une des premières vidéastes expérimentales suisses ; Régine Heim (1907-2004) et Susi Guggenheim-Weil (1921-2001) ont réalisé des objets culturels ainsi que des vitraux. Récemment, Dan Rubinstein (*1940), qui s'intéresse beaucoup à la symbolique juive, a conçu des vitraux pour une église catholique romaine. Le sculpteur Hans Josephsohn (*1920), dont l'œuvre sculptée a fait l'objet d'un musée à Giornico, et le peintre et poète d'inspiration surréaliste Alex Sadkowsky (*1934), se consacrent tous deux à la figure humaine. Miriam Cahn (*1949), qui explore la perception et l'expérience féminines, opère souvent à la manière d'un sismographe, comme pendant la guerre du Golfe. Renée Levi (*1960), qui pratique l'intervention spatiale, s'intéresse surtout à la spatialisation de la surface peinte. Quant au professeur genevois Gilbert Mazliah, qui a marqué de nombreux artistes, il recourt à différents moyens d'expression, depuis la céramique jusqu'à la performance. Enfin, Naftali Bezem (*1924), qui a représenté Israël à des biennales et des expositions mondiales, et qui vit à Bâle depuis 1997, est l'auteur du grand relief réalisé en 1970 au mémorial de Yad Vashem, à Jérusalem.

Il est bien sûr aussi des artistes qui travaillent en marge du circuit de l'art et de son agitation. Fishel Rabinowicz (*1924), par exemple, à Locarno, utilise la technique traditionnelle des découpages de papier pour réaliser des motifs à partir de l'alphabet.

L'association Omanut, fondée à Zurich en 1941, est une organisation unique en Europe qui n'a jamais cessé de soutenir l'art juif. Elle attribue régulièrement des prix à des artistes depuis 1995. Dans le domaine des arts visuels, elle a récompensé les créateurs suivants, représentatifs de la richesse des moyens d'expression actuels : l'artiste multimédia Gérard Uriel Orlow (*1973), le sculpteur Daniel Häsli (*1968), la graveuse Franziska Schiratzki (*1960), Betty Leirner (*1959) qui travaille avec l'image et le son, la peintre Catherine Brandeis (*1957) et enfin, en 2009, Marina Belobrovaja (*1976) qui réalise des performances.

Katarina Holländer

k.hollaender@bluewin.ch

Références

Gilya Gerda Schmidt ; The Art and Artists of the Fifth Zionist Congress, 1901. Heralds of a New Age. Syracuse, New York, 2003.

Günter Golinski, Sepp Hiekisch-Picard (éd.), Das Recht des Bildes. Jüdische Perspektiven in der modernen Kunst, Bochum, 2003.

Katarina Holländer, Die Frage nach der jüdischen Kunst. 60 Jahre "Omanut, Verein zur Förderung jüdischer Kunst in der Schweiz", Zurich, 2001.

Observation légale

Des citations de tout ou partie de ce factsheet sont autorisées avec la référence « Factsheet FSCI »

Etat: 03 décembre 2009

Les juifs dans la littérature et le théâtre suisses

Les juifs ont intéressé les chercheurs suisses bien avant d'être reconnus comme des citoyens à part entière par la Constitution de 1874 et avant la lente émergence d'une littérature suisse juive. L'érudit bâlois Hans Buxdorf (1565-1629) fut un collectionneur engagé d'écrits juifs, le zurichois Johann Caspar Ulrich (1705-1768) publia une première histoire suisse des juifs en 1768, et au XIXe siècle, le bâlois Samuel Preiswerk (1799-1871) et le neuchâtelois Abram François Pétavel (1791-1870) se firent remarquer en défendant avec conviction les juifs et la création d'un Etat juif. Mais le mérite d'avoir été le premier à s'engager en faveur des droits des juifs sur le plan politique revient à Gottfried Keller, qui œuvra pour leur égalité juridique dans le canton de Zurich et rédigea, avec son mandement pour le Jeûne fédéral du 21 octobre 1862, un des textes les plus conciliants et porteurs d'avenir sur l'intégration juive.

Au XXe siècle aussi, des auteurs non juifs tels que Max Frisch (« Andorra »), Walter Matthias Diggelmann (« La Succession ») ou Alfred A. Häsler (« La barque est pleine ») firent preuve d'empathie en abordant le thème de la judéité mais cette fois en parlant directement ou indirectement des victimes du national-socialisme, en s'opposant à la frilosité de la politique suisse envers les réfugiés et à sa dimension antisémite. L'activité de l'écrivain bernois C.A. Loosli dépassa aussi de loin un simple engagement rédactionnel, puisqu'il contribua, en tant qu'expert, à dénoncer comme un faux le pamphlet antisémite intitulé « Les protocoles des sages de Sion » lors des procès de Berne des années 1933 à 1937. Loosli défendit aussi activement le professeur Jonas Fränkel (1878-1965), qui s'était vu refuser, avec l'aval de la plupart des germanistes suisses, toute collaboration à l'édition des œuvres de Gottfried Keller et de Carl Spitteler, notamment parce qu'il était juif.

Auteurs et auteurs suisses d'origine juive

Il n'est question de littérature suisse juive ni dans la minutieuse histoire des juifs écrite par Augusta Weldler-Steinberg « Geschichte der Juden in der Schweiz » (1966/1970), ni dans le volume sur les juifs en Suisse édité par Willy Guggenheim en 1982 « Juden in der Schweiz ». C'est que la littérature suisse juive est un champ difficile à définir et à délimiter. Si l'on part du principe pragmatique que la littérature juive est une littérature écrite par des auteurs de religion

juive, sans postuler pour autant qu'il existe une spécificité littéraire juive, on se trouve devant une image plutôt nébuleuse, qui ne diffère guère de celle que l'on obtiendrait si l'on s'interrogeait sur l'existence d'une littérature protestante ou catholique dans un contexte résolument profane. Hormis les auteurs qui se définissent eux-mêmes comme des représentants du judaïsme et qui abordent aussi parfois des thèmes spécifiquement juifs, il est des écrivains qui font totalement abstraction de leur judéité dans les sujets traités comme dans les idées, qui la considèrent comme une affaire privée, ou qui s'en distancient même de manière explicite. Cela, alors qu'il est beaucoup moins facile de faire fi de son judaïsme que d'une autre confession – que ce soit à cause des affinités internes exacerbées par la tradition juive elle-même ou à cause des préjugés tenaces, tantôt positifs, tantôt négatifs, qui aiguïssent démesurément l'intérêt de la majorité non juive pour cette toute petite minorité représentant moins d'un pourcent de la population.

Cela dit, parmi les auteurs suisses juifs de la seconde ou de la troisième génération nés après l'entrée en vigueur d'une égalité gagnée de haute lutte, ayant cherché leur voie entre tradition et émancipation, se manifestent clairement les deux manières d'envisager l'écriture : prendre appui sur la conscience juive ou se montrer résolument émancipé.

Le fils de commerçant saint-gallois Werner Johannes Guggenheim (1895-1946) était un juif parfaitement assimilé. Il épousa l'actrice allemande Ursula von Wiese, se convertit au protestantisme et défendit l'idée d'un théâtre spécifiquement suisse. Ses propres pièces (« Das Dorf Sankt Justen », « Die Schweizergarde » et autres) abordent d'ailleurs avant tout des thèmes suisses, à l'exception de « Bomber für Japan » (1937), une pièce sur les accointances fatales entre les milieux économiques et la guerre, et « Erziehung zum Menschen » (1938), la seule œuvre de Guggenheim qui se réfère directement au judaïsme. Il y aborde les conflits qui éclatent entre les Allemands, les juifs et les demi-juifs dans un internat suisse à l'époque nazie, et qui se résolvent dans l'esprit pestalozzien. Malgré ses qualités éminentes de dramaturge et d'homme de théâtre, Guggenheim ne parvint jamais à décrocher un poste à responsabilité dans un théâtre suisse après 1933. Il déménagea au Tessin où il travailla comme traducteur, de l'œuvre de C.-F. Ramuz notamment. Guggenheim ne voulait plus être juif, mais il n'a pas pu éviter que les autres le considèrent comme tel ni que sa carrière soit brisée par la discrimination antisémite latente. Il est difficile de dire si Guggenheim aurait réussi en travaillant et publiant sous un pseudonyme, comme son homonyme Willy Leopold Guggenheim (1900-1977), qui était peintre. A l'instigation du marchand d'art parisien Leopold Zborovski, il prit le nom de Varlin en 1927 et parvint en tout cas à se tailler sur la scène artistique suisse une réputation que personne ne mit jamais en relation avec une composante juive.

Le destin de Regina Ullmann (1884-1961), fille d'un industriel juif, née elle aussi à Saint-Gall, n'est pas sans parenté avec celui de Werner Johannes Guggenheim. A l'instigation de Ludwig Derleth, elle renonça au judaïsme à Munich en 1911 pour se convertir au catholicisme et chanter la piété catholique baroque de l'Allemagne du Sud dans ses œuvres. Découverte et soutenue par Rilke, elle fit partie des auteurs catholiques allemands les plus célèbres des années 1920. Malgré elle, elle fut à nouveau confrontée à sa judéité en 1933, lorsque les nazis lui interdirent de publier. Elle se réfugia alors à Salzburg avec sa mère qui était très âgée, puis à Saint-Gall, après l'annexion de l'Autriche et la mort de sa mère. Nanny Wunderly-Volkart lui trouva un toit dans un couvent, où elle vécut, retirée, jusqu'à sa mort. Elle avait tu son origine juive en demandant un permis de séjour dans le canton de Saint-Gall, et dans son œuvre, seuls ses premiers textes font allusion à la cabbale, sans que jamais le judaïsme ne soit vraiment thématiqué. Regina Ullmann, auteure de nouvelles extraordinaires, stupéfiantes de modernité, est le cas exemplaire d'une juive ayant tourné le dos au judaïsme, mais qui y fut renvoyée dans des circonstances gravissimes, déterminantes pour son existence, à cause du délire raciste des nazis.

Rien de tel dans la trajectoire de l'écrivain Kurt Guggenheim (1896-1983). C'est sans doute parce que son père avait compensé les manques inhérents à la discrimination en s'adaptant à l'extrême et tout fait pour devenir « comme les autres » dans la bonne société zurichoise que le fils se révolta contre lui et participa au débat sur un judaïsme réformé et pleinement assumé, alors qu'il était encore à l'école de commerce. Soutenu par l'expressionniste juif Salomon David Steinberg (1889-1965), rédacteur de la « Zürcher Post », Guggenheim partit faire un stage professionnel au Havre de 1919 à 1921 pour se consoler de son histoire d'amour malheureuse de l'été 1918 avec Eva Hug, la fille du marchand d'instruments de musique et de partitions zurichois qui figure dans sa première œuvre littéraire et qui ne cesse de réapparaître sous de nombreuses variantes dans les textes ultérieurs : sous une forme immédiate dans « Die frühen Jahre » et « Salz des Meeres, Salz der Tränen » (1962/1964), sous une forme épique dans la chronique romancée zurichoise en quatre volumes « Alles in Allem » (1952-1955), dans deux œuvres donc qui parlent aussi de l'origine juive de leur auteur et des juifs de Zurich. Après son séjour en France, Guggenheim travailla dans l'entreprise paternelle, il en reprit la direction à la mort de son père en 1925, mais ne tarda pas à faire faillite et vécut en écrivain indépendant par la suite.

Après la parution de son premier texte « Entfesselung » (1934), il s'affirme dans un style redevable à l'entomologue J.-H. Fabre avec le roman « Riedland » (1939), écrit des scénarios pour Richard Schweizer et Leopold Lindtberg pendant la guerre et sort, en 1949, le premier

résumé romancé de la période de la guerre avec « Wir waren unser vier », un prélude à « Alles in Allem ». Après 1959, il publie des œuvres tardives étonnantes, dont « Sandkorn für Sandkorn » (« Mon grain de sable », Lausanne 1975), « Minute des Lebens », « Der heilige Komödiant », « Das Ende von Seldwyla », « Der goldene Würfel », « Das Zusammensetzspiel », qui fourmillent de réflexions philosophiques et creusent les thèmes précédemment abordés.

Mais on aurait tort de penser que l'écrivain suisse et le chroniqueur des juifs de Zurich vivaient en bonne harmonie dans la personne de Guggenheim, car son rapport au judaïsme était devenu extrêmement problématique, au moins depuis 1930. En janvier de cette année-là, il publie un article dans l'hebdomadaire « Schweizer Spiegel » portant le titre « Anders als die Andern », où il parle de l'assimilation, de l'intégration et du mariage juif. A sa grande surprise, l'article est très mal reçu parmi les ténors du milieu juif. Des représentants éminents de la communauté s'en prennent à Guggenheim dans des articles et des lettres de lecteurs ; le rejet atteint son point culminant avec l'article publié par Erich Marx, le rédacteur en chef de l'« Israelitisches Wochenblatt der Schweiz », dans le numéro suivant du « Schweizer Spiegel » : le texte de Guggenheim constituerait « un danger pour la bonne entente entre juifs et chrétiens ». Guggenheim est profondément blessé par cette controverse. La condamnation et le dénigrement dont il fait l'objet de la part de ses concitoyens juifs laissent des traces durables non seulement dans le milieu juif orthodoxe de Zurich qui ne pardonnera jamais à Guggenheim d'avoir osé critiquer les siens, mais aussi en lui-même. Il écrira « Alles in Allem » notamment pour réparer de manière grandiose les dégâts d'alors. Tout bien considéré, ce qui sera l'œuvre majeure de Guggenheim est en fait une reprise en forme d'apothéose de ce modeste article de 1930.

Parmi les écrivains suisses de sa génération, c'est le Genevois Albert Cohen (1895-1981) qui soutient la comparaison avec Guggenheim. Né à Corfou, ayant grandi à Marseille, naturalisé à Genève à l'âge de 19 ans, il écrit son premier roman en 1920, « Paroles juives », pour raconter l'histoire de son enfance juive à sa jeune femme, la fille d'un pasteur protestant. « Le Livre de ma mère », édité en 1954, renvoie aussi à la jeunesse et à l'enfance, il réhabilite de façon touchante une mère juive autrefois méprisée par son fils. Mais les œuvres les plus significatives de Cohen, qui travailla pendant des dizaines d'années au Bureau international du Travail à Genève tout comme Alice Rivaz, ce sont « Solal » (1930) et « Belle du Seigneur » (1968), deux romans relevant de la grande littérature française qui mettent en scène des thèmes et des destins juifs sans que leur auteur soit considéré comme le représentant d'une littérature juive spécifique pour autant.

En fait, dans la Suisse du XXe siècle, seul Edmond Fleg (1874-1963) peut être considéré comme tel, lui qui s'était détourné de la religion juive après une enfance et une adolescence genevoises et des études à l'Ecole Normale Supérieure à Paris, et qui y était revenu à cause de l'affaire Dreyfus : « Je suis juif, parce que né d'Israël, et l'ayant perdu, je l'ai senti revivre en moi plus vivant que moi-même » (« Pourquoi je suis juif », 1928). De 1908 à 1948 il écrivit, outre des pièces de théâtre, des essais sur des thèmes juifs qui occupent quatre volumes de 700 pages, une illustration du judaïsme romancée sur un mode léger très populaire, intitulée « L'enfant prophète », ainsi qu'une puissante épopée, « Ecoute, Israël », qui raconte sous une forme poétique l'histoire du judaïsme, le Talmud et la Bible et se prolonge jusqu'au XXe siècle avec Theodor Herzl, Albert Einstein et Henri Bergson.

Au sens d'une littérature proprement juive par la thématique et l'engagement, on peut citer encore deux figures pionnières venues d'ailleurs, qui ont approfondi et fortifié la culture juive pendant leur séjour en Suisse : Augusta Weldler-Steinberg (1879-1932), sœur du journaliste et poète expressionniste Salomon David Steinberg et épouse du sioniste Norbert Weldler, qui s'est taillé un monument avec l'histoire des juifs en Suisse parue à l'état de fragment en 1966 (« Geschichte der Juden in der Schweiz ») et achevée en 1970 par Florence Guggenheim-Grünberg, spécialiste du yiddish. Et l'auteur et rédacteur genevois José Jéhouda (1892-1966), qui écrivit plusieurs romans remarquables sur le thème de l'identité juive dans la diaspora et édita la « Revue juive de Genève » de 1932 à 1939.

Si l'on considère la Suisse comme un simple territoire et que l'on se demande quels auteurs d'origine juive y vécurent et y travaillèrent, on rangera bien sûr aussi les émigrants de la période nazie au rayon de la littérature suisse, et tout particulièrement Margarete Susman, Fritz Hochwälder et Lajzer Aichenrand, qui sont restés en Suisse et qui y ont parachevé leur œuvre. Et il faudrait bien sûr citer aussi Elias Canetti, qui a fait son gymnase à Zurich et qui est revenu en Suisse à la fin de sa vie, après avoir survécu à la guerre à Londres. « La langue sauvée, histoire d'une jeunesse » (2^e éd. all. 1977, éd. fr. 1980) est en grande partie un livre suisse ; il donne une image très vivante de Zurich dans les années 1916 à 1921.

La littérature juive suisse actuelle

En 2002, l'Américain Rafaël Newman a édité une anthologie de textes d'auteurs suisses juifs actuels pour la Société suisse des écrivains. Suivant la logique du philosophe juif Hermann Levin Goldschmidt – un émigrant de l'ère nazie lui aussi –, il les a rangés parmi les écrivains soumis au principe d'une « double singularité » : leur condition suisse par rapport au judaïsme

mondial et leur condition juive par rapport aux autres groupes de la population suisse. Cette logique est probante dans la mesure où les textes choisis abordent souvent des sujets comme l'Holocauste, Israël et le sionisme d'un point de vue suisse, tout en parlant de manière récurrente de la spécificité de l'être juif en Suisse. Indépendamment des textes pris isolément, la double singularité documentée par cette anthologie reliant judéité et suissitude est un phénomène éminemment intéressant. En se présentant comme des auteurs suisses juifs de l'une ou l'autre des deux grandes langues nationales, des écrivains comme Daniel Ganzfried, Rose Choron, Jean-Luc Benoziglio, Yvonne Léger, Charles Lewinsky, Roman Buxbaum, Marta Rubinstein, Luc Bondy, Gabriele Markus, Sylviane Roche, Sergeï Hazanov, Amsel, Shelley Kästner, Michael Guggenheimer, Regine Mehmman Schafer, Marianne Weissberg, Miriam Cahn et Stina Werenfels font preuve d'une conscience de soi sans complexes et sans prétention qui clôt provisoirement avec une note optimiste une histoire de l'écriture juive en Suisse chargée de tant de moments tragiques et de manques.

Mais l'histoire de la littérature juive suisse ne se termine pas avec cette anthologie, puisque Charles Lewinsky (*1946), un des auteurs qui y est représenté, lui a valu d'atteindre un nouveau sommet en 2006 avec « Melnitz », le roman d'une famille juive remarqué bien au-delà des frontières suisses et traduit depuis dans toutes les langues universelles. Ce roman, qui soutient la comparaison avec « Alles in Allem » de Guggenheim, ne traite pas seulement des rapports difficiles entre les juifs suisses et leurs concitoyens non juifs au XIXe et au XXe siècle. Il ne craint pas d'aborder les carences de la minorité juive tout en fournissant, sur un mode ironique et tendre, un exemple brillant que l'Histoire peut s'assumer – l'Histoire juive aussi, justement – avec une légèreté divertissante qui n'enlève rien à son sérieux.

Charles Linsmayer

Observation légale

Des citations de tout ou partie de ce factsheet sont autorisées avec la référence «Factsheet FSCI».

Etat: 01 septembre 2009

Le yiddish

Le yiddish fut pendant plus de mille ans une des principales langues de communication dans les communautés du monde ashkénaze. Il fut également, parallèlement à l'hébreu et aux langues des pays d'accueil, un des moyens d'expression écrite, comme l'atteste l'existence d'une riche littérature.

A l'aube de la Seconde Guerre mondiale, on dénombrait environ 11 millions de yiddishophones en Europe, aux Etats-Unis et en Amérique du Sud. Le mot yiddish n'apparaît qu'au XVII^e siècle. L'hypothèse la plus courante concernant l'origine du yiddish est celle du linguiste Max Weinreich : il fait remonter la langue yiddish au IX^e — X^e siècle en Lotharingie.

L'usage ancien de l'hébreu et de l'araméen, les survivances des langues romanes, tout comme le contact avec les dialectes germaniques expliquent les traits propres du yiddish, dont son caractère de langue de fusion.

L'histoire du yiddish est divisée en deux périodes : le « breishis yiddish » ou proto-yiddish, divisé en deux époques. La première correspond à l'implantation des juifs dans la vallée du Rhin et de la Moselle (fin du IX^e et X^e siècle). La seconde s'étend de 1100 à 1250 et marque l'expansion des communautés juives vers la vallée du Main, le Rhin supérieur et le Danube. La période suivante correspond au « altyiddish », le vieux yiddish, de 1250 à 1500. Le centre de gravité des communautés juives se déplace vers l'est, dont la Bohême-Moravie, la Pologne et la Lituanie. La quatrième composante du yiddish, les langues slaves, s'adjoint aux trois précédentes (hébreu et araméen, les langues romanes et les parlers germaniques).

Le néo-yiddish (« nay yiddish ») se caractérise par de profonds changements : le lent déclin du yiddish en Europe occidentale et son expansion dans les pays de l'Est. Durant cette époque naquit une florissante presse, une riche littérature ainsi qu'une vie culturelle qui va donner au yiddish ses lettres de noblesse. Au XX^e siècle, le yiddish tend à perdre son rôle religieux et social lié à la vie juive traditionnelle des « shtetlekh » pour devenir la langue du prolétariat juif et d'une culture sécularisée. Par le biais du yiddish vont se formuler quelques-unes des redéfinitions du juif à l'époque contemporaine, confronté entre la fidélité à la Tradition et l'adaptation à la société moderne.

De nos jours, après la Shoah, le yiddish n'est plus parlé que sporadiquement dans le monde. Il reste vivant en Israël et aux Etats-Unis et dans les milieux de l'ultra-orthodoxie, où il est utilisé comme langue de la vie quotidienne. Le yiddish a passé d'une langue vivante à une langue de culture et de nostalgie, preuve de l'agonie du monde qui le portait avant la Shoah.

La littérature yiddish ancienne du Moyen-Age au XVIII^e siècle joua un rôle important dans l'éducation et la transmission de la Tradition juive (exemple : le Tseenah Ureenah, commentaire sur la Torah, recueil de midrachim, est actuellement disponible en français aux éditions Verdier). A partir des Lumières et des maskilim, disciples des Lumières juives, trois grands écrivains vont émerger, les trois pères fondateurs de la littérature yiddish moderne : Mendele Mokher Seforim, Sholem Aleikhem et I. L. Peretz. Ces trois auteurs classiques vont inventer une langue littéraire nouvelle.

Trois grands centres vont se cristalliser, dans lesquels vont naître une presse, un théâtre et une littérature yiddish très riche :

1. Les Etats-Unis, avec S. Ash, J. Opatoshu et surtout le prix Nobel de littérature Isaac Bashevis Singer et son frère Israël Joshua Singer.

2. L'Union soviétique avec Der Nister, P. Markish, D. Bergelson, I. Fefer et D. Hofstein. Mais au fur et à mesure du renforcement de la dictature stalinienne, les conditions d'expression se dégradent jusqu'en 1952 qui voit la liquidation physique des principaux écrivains yiddish.

3. En Pologne, nous voyons en même temps un attachement à l'héritage ancien d'Israël et aux courants les plus novateurs de la littérature juive moderne avec O. Warshawski, A. Kaczyne, Z. Segalovitch et M. Weissenberg. Une des figures marquantes de cette époque est I. Manger, connu pour ses ballades et poèmes.

Aujourd'hui, il n'y a plus que des ruines de cette langue, que certains universitaires tentent de maintenir en vie, mais le constat est malheureusement très pessimiste, et comme le disent les spécialistes francophones de la littérature yiddish Rachel Ertel et Régine Robin, on ne peut que réciter un « requiem » pour une langue et une culture défuntes.

En ce qui concerne notre région, il existe encore des tournures « yiddish » en Alsace et dans le parler des juifs du Surbtal, mais il ne s'agit que de quelques mots qui ne représentent plus qu'un aspect anecdotique et obsolète ...

Mark Elikan

melikan@citycable.ch

Références

Jean Baumgarten, Rachel Ertel, Itzhok Niborski et Annette Wieworka, Mille ans de cultures ashkénazes, Liana Levi, Paris, 1998.

Cécile Cerf, Regards sur la littérature yidich (Introduction consacrée à la langue yidich), Académie d'Histoire, 1974.

C Dobzynsky, Le monde yiddish, L'Harmattan, Paris, 1998.

Yitskhok Niborski et Bernard Vaisbrot avec le concours de Simon Neuberg, Dictionnaire yiddish-français, Bibl. Medem, Paris, 2002.

Régine Robin, L'amour du yiddish. Ecriture juive et sentiment de la langue (1830-1930), Editions du Sorbier, Paris, 1984.

Michael Wex, Kvetch ! Le yiddish ou l'art de se plaindre, Denoël, 2008.

Observation légale

Des citations de tout ou partie de ce factsheet sont autorisées avec la référence « Factsheet FSCI »